

La convenance stylistique dans le *À Platon pour les Quatre* (Or. III) d'Aelius Aristide : l'exemple des paragraphes 43 à 97 de la défense de Périclès

Martin Voyer

Résumé

*Dans son Gorgias, Platon accuse quatre hommes politiques athéniens du v^e siècle avant J.-C. d'avoir corrompu le peuple. Parmi ces quatre hommes, Périclès est la cible d'une attaque plus précise : il aurait rendu les Athéniens paresseux, lâches, bavards et cupides. Au I^{er} siècle après J.-C., le rhéteur grec Aelius Aristide compose une apologie de ces hommes intitulée *À Platon pour les Quatre*, dont une partie est consacrée à disculper Périclès des accusations platoniciennes. Cette défense de Périclès se caractérise par une grande diversité stylistique jamais mise à jour et dont il convient de rendre compte à partir des conceptions aristidiennes du discours. Par une étude qui confronte ces variations stylistiques – appréhendées au moyen de traités rhétoriques contemporains d'Aristide – aux variations thématiques concomitantes, on comprend qu'Aristide a cherché à indexer son style à son propos en vertu du critère de convenance. Replacé dans le contexte du débat entre philosophes et rhéteurs, le style d'Aristide devient lui-même un argument anti-platonicien.*

Naphta avait parlé sur un ton coupant et catégorique, bien que c'eût été lui qui avait défendu la liberté la plus large.

Thomas Mann, *La Montagne magique*¹

Au I^{er} siècle après J.-C., dans un monde grec dominé politiquement par les Romains, les rhéteurs et sophistes grecs occupaient une place prépondérante tant sur le plan sociopolitique que culturel : non seulement ces hommes participaient-ils activement à l'administration des cités grecques et à l'éducation des jeunes hommes, mais leurs performances oratoires et leurs œuvres écrites occupaient aussi une place centrale dans la culture ambiante². Que l'art oratoire et ses praticiens fussent autant à

l'avant-plan de la société participa à l'intensification du débat séculaire opposant rhéteurs et philosophes, débat qui « prend au II^e siècle une acuité particulière³ », pour reprendre les termes d'Alain Michel.

Comprendre ce débat historique exige le recours à des sources, surtout littéraires, nous informant sur les positions de chacun des acteurs. À cet égard, les trois *Discours platoniciens* (Or. II-IV) du rhéteur grec Aelius Aristide (117-180 ?) constituent un témoignage de première importance car ils offrent une défense exhaustive de l'art oratoire sous la forme d'une réfutation du *Gorgias* de Platon⁴. Si la recherche moderne a réussi à grandement éclairer les préceptes oratoires d'Aristide par l'étude du premier en date de ces trois discours, le *En défense de la rhétorique* (Or. II), la mise en pratique de ces préceptes dans le dernier des *Discours platoniciens*, le *À Platon pour les Quatre* (Or. III), demeure en revanche inexploree⁵.

Plus long discours d'Aristide à nous être parvenu, le *Pour les Quatre* (Or. III) est la dernière intervention aristidienne connue dans le débat l'opposant à des philosophes. Ce discours, qui constitue notre corpus de thèse, se présente sous une forme judiciaire et prend la défense de quatre *rhêtors* (ῥήτορες)⁶ athéniens du ve siècle avant J.-C., Miltiade, Thémistocle, Cimon et Périclès, accusés, dans le *Gorgias* (500^e-522^e) de Platon, d'avoir corrompu les Athéniens. Le choix de ce sujet amena Aristide à mettre en relief les actions de ces quatre *rhêtors* dans les circonstances historiques précises qui furent les leurs, au détriment des questions théoriques, ce qui explique que le *Pour les Quatre* ait été négligé par la recherche⁷. Or ce choix est lui-même significatif de la valorisation aristidienne de l'action et du discours aux prises avec la réalité, au détriment des discours abstraits des philosophes. L'adaptation de l'homme politique aux circonstances possède un équivalent dans le domaine discursif: de même qu'Aristide louange ces hommes pour leur « adaptabilité face aux circonstances et aux affaires (εὐαρμοστίας πρὸς τοὺς καιροὺς, πρὸς τὰ πράγματα)⁸ », ainsi présente-t-il comme étant une caractéristique essentielle aux bons discours, « le fait de viser les circonstances et les affaires, et de conserver partout la convenance (τῶν καιρῶν καὶ τῶν πραγμάτων στοχάζεσθαι καὶ τὸ πρέπον σώζειν πανταχοῦ)⁹ ». Le présent article porte sur la façon dont Aristide modifie son style, c'est-à-dire les caractéristiques formelles de son écriture, de sorte à conserver une convenance entre ce style et les différents thèmes (πράγματα) abordés.

Pour étudier le style d'Aristide en évitant l'anachronisme, il faut employer soit les catégories stylistiques mentionnées par Aristide lui-même – une méthode encore peu utilisée – soit celles qui furent codifiées dans des traités rhétoriques à peu près contemporains d'Aristide, à savoir le *De Ideis* d'Hermogène et le *Du Sublime* du Pseudo-Longin¹⁰. Par rapport aux autres études du style d'Aristide, la nôtre se démarque par l'importance qu'elle accorde au contexte d'utilisation d'un style

particulier. Pour répondre à cette particularité méthodologique, notre corpus est un passage du *Pour les Quatre* qui aborde successivement quatre thèmes, constitué chacun du couple d'une vertu et d'un vice, ce qui facilite la confrontation des variations stylistiques et des variations thématiques. Le passage en question occupe les paragraphes 43 à 113, et forme une riposte directe à la section du *Gorgias* où Socrate tient les propos suivants à l'attention de Calliclès :

[Traduction] Mais, précise encore quelque chose : dit-on que les Athéniens, sous l'influence de Périclès, se sont améliorés, ou bien, au contraire, qu'ils ont été corrompus par lui ? En effet, c'est ce que j'entends dire, que Périclès a rendu les Athéniens paresseux, lâches, bavards et cupides, à cause d'abord de la rétribution qu'il a attachée à toute charge publique¹¹.

Le Socrate de Platon accuse Périclès d'avoir introduit quatre vices à Athènes : la paresse, la lâcheté, le bavardage et la cupidité. Aristide réfute l'un après l'autre ces griefs dans quatre parties distinctes, Périclès n'ayant, selon notre rhéteur, rendu les Athéniens ni bavards (§§ 43-73), ni paresseux (§§ 74-76), ni lâches (§§ 77-97), ni cupides (§§ 97-113). Dans chaque cas, le procédé argumentatif est le même : présenter d'abord Périclès comme un modèle de la vertu inverse au vice discuté – habilité oratoire, caractère énergique, courage et supériorité face aux richesses – puis dire qu'il ne peut être accusé d'avoir introduit un vice que lui-même ne possédait et ne manifestait pas¹². Après avoir montré la forte convenance entre le style et le contenu des trois premières parties de ce corpus – les limites de cet article ne permettant pas d'aborder aussi la dernière partie – nous contextualiserons ce procédé d'écriture dans la critique aristidienne de la philosophie de Platon.

Louanger l'intelligence dans un style net

Aristide consacre les paragraphes 43 à 73 à disculper Périclès d'avoir rendu les Athéniens bavards ; il faut d'abord comprendre ce qu'il entend par « bavardage », et quelle vertu il oppose à ce vice. Dans le *Pour les Quatre*, l'homme bavard n'est pas celui qui parle longuement (prolixité), c'est plutôt celui qui parle sans d'abord réfléchir¹³. On le voit dans diverses expressions employées par Aristide. Par exemple, contrairement à Périclès, qui n'était pas bavard, ceux qui lui succédèrent à la tribune athénienne « bavardaient davantage qu'ils ne réfléchissaient (πλείω λαλοῦντας ἢ φρονοῦντας)¹⁴ ». Périclès se distingue donc du bavard car « la pensée dirige ses paroles (τῶν ῥημάτων ὁ νοῦς ἡγεῖτο)¹⁵ » ; conformément à ces observations, Aristide oppose d'ailleurs bavardage et « discours sensés (τῶν λόγων τῶν ἐμφορόνων)¹⁶ ».

Du point de vue formel, le discours du bavard se caractérise, entre autres aspects¹⁷, par son désordre : en effet, l'homme bavard, puisqu'il fait l'économie de la réflexion, parle spontanément à partir de sa première intuition et au hasard, d'où résulte le désordre de son discours¹⁸. Le discours de l'orateur habile, dont Aristide fait de Périclès un modèle, exhibe quant à lui un ordonnancement qui atteste la réflexion qui lui est

sous-jacente; cet orateur parle donc « en ordre et d'après la loi (ἐν κόσμῳ καὶ νόμῳ)¹⁹ ».

Conformément à la recherche aristidienne d'une convenance entre le discours et son objet, une étude stylistique des paragraphes 43 à 73, où Aristide louange le discours sensé et ordonné, révèle un texte très bien structuré où notre rhéteur manifeste un travail de réflexion. La chose est visible dès le premier paragraphe (§ 43) :

[Traduction] Donc d'abord, écrit Aristide, le plus grand indice que Périclès ne rendit pas les Athéniens bavards réside, je crois, en ceci même que, à son époque, la cité ne fut pas la cible de cette calomnie, mais plus tard, lorsque clairement déjà [les Athéniens] regrettaient Périclès, tandis qu'ils trouvaient que ceux qui étaient présents bavardaient davantage qu'ils ne réfléchissaient, et ne préservaient nullement le bien de Périclès²⁰.

Cette phrase manifeste la réflexion et l'ordonnement par l'absence d'émotion et, simultanément, par certains mots témoignant d'une réflexion (« donc », οὖν; « je crois », οἶμαι), d'autres témoignant d'un ordonnancement (« d'abord », πρῶτον μὲν, qui annonce au lecteur le « ensuite », ἔπειτα, qui suivra au paragraphe 46), et d'autres enfin, d'une hiérarchisation des idées (« le plus grand indice », μέγιστον σημεῖον). Le discours est fondé sur un argument clairement énoncé – les Athéniens n'étaient pas bavards du temps de Périclès, donc celui-ci ne les rendit pas tels – argument qui sera démontré dans la suite du passage (§§ 44-45). Nous verrons plus loin à quel point ce début de la discussion du bavardage diffère de ceux de la discussion de la paresse (§ 74) et de la lâcheté (§ 77).

Parmi les catégories stylistiques codifiées par Hermogène, la « netteté (εὐκρίνεια) » est celle qui se fonde sur l'ordonnement du discours et la distinction entre les idées²¹. Dans le corpus à l'étude (§§ 43-113), la partie consacrée au bavardage (§§ 43-73) est celle à laquelle Aristide consacre l'ordonnement le plus manifeste. Cette partie se caractérise en effet par la succession de parties distinctes, liées entre elles par des formules de transition. Voici, schématisé, le plan de ces paragraphes :

Plan des paragraphes 43 à 73 dédiés au bavardage

- a. D'abord (πρῶτον μὲν), les Athéniens ne furent pas bavards à l'époque de Périclès (43-45)
- b. Ensuite (ἔπειτα), étant un habile orateur, Périclès ne peut pas avoir rendu les Athéniens bavards (46-59)
 - i. Introduction et annonce du plan (46-48)
 - ii. Périclès fut un bon orateur (49-59) :
 1. le témoignage des poètes comiques (49-54)
 2. le témoignage de l'historien Thucydide (55-56)
 3. le témoignage de Platon (57-60)
 - iii. Étant un habile orateur, Périclès ne peut pas avoir rendu les Athéniens bavards : démonstration (60-72)
 - iv. L'habileté oratoire n'est pas une mauvaise chose en soi (72-73)

On voit que le passage juxtapose deux arguments indépendants l'un de l'autre (a et b) par l'articulation de « d'abord » (πρῶτον μὲν, § 43) et de « ensuite » (ἔπειτα, § 46). Cette distribution, qui confère de la netteté, est en outre associée à une transition résumant le propos précédent (a), et annonçant les propos à venir (b), conformément aux préceptes hermogéniens²². En effet, au paragraphe 46, Aristide assure la transition entre ces deux parties principales (a et b) par la formule suivante :

[Traduction] Mais je reviens à ce point, que d'abord (πρῶτον μὲν) cette accusation de bavardage ne relève pas de l'époque de Périclès, mais de l'époque de ses successeurs, sous l'influence d'hommes qui ne furent en rien semblables à lui. Ensuite (ἔπειτα), la vraisemblance aussi assure que tous les excitèrent à être bavards davantage que ne le fit Périclès, et que l'accusation s'adresse moins à celui-ci – et que personne ne s'étonne du paradoxe – au point où il était meilleur pour parler, si certes cela du moins est vrai²³.

Cette transition répète commodément le « d'abord » (πρῶτον μὲν) du paragraphe 43, puis résume l'idée tout juste développée par Aristide dans les paragraphes 43 à 45 ; c'est alors que la transition est assurée par le « ensuite » (ἔπειτα), annoncé depuis le πρῶτον μὲν du paragraphe 43, et par l'exposition de l'idée principale des paragraphes 46 à 74 (b). L'argument qui débute à ce moment (b) est introduit (i) puis développé en trois sous-parties (ii, iii, iv).

En plus d'être caractérisé par une telle structure et par des formules de transition manifestant celle-ci, ce qui relève de la netteté, le passage contient, dans la présentation de son second argument principal (b), une figure hermogénienne de la netteté : le défini par regroupement²⁴, figure elle-même combinée à une méthode de la netteté : le réglage des propos à venir²⁵. Voici le passage :

[Traduction] Il faut donc arriver à une de ces trois choses (τριῶν γοῦν ἓν γέ τι δεῖ λελύσθαι). Ou bien (ἢ) en effet être bavard n'est rien de bas ni de honteux ; ou bien (ἢ) Périclès ne les a pas rendus bavards, si toutefois il était bon pour parler ; ou bien certes, dis-je, troisièmement (ἢ δὴ τοι τό γε τρίτον), Périclès n'était pas habile pour parler, pas même supérieur aux autres. Il resterait donc à montrer qu'il fut habile et supérieur aux autres²⁶.

Le défini par regroupement prend la forme d'un « de trois choses l'une » (cf. τριῶν γοῦν ἓν γέ τι δεῖ λελύσθαι), puis cette figure est suivie de trois alternatives qui évoquent, en fait, les trois parties que contient le reste de la discussion dédiée au bavardage ; Aristide règle de la sorte les propos à venir, une méthode particulière à la netteté. Les points à venir sont ainsi présentés : ou bien (ἢ) être bavard n'est pas honteux, à quoi répondent les §§ 72-73 où l'habileté oratoire est présentée comme une chose admirable ; ou bien (ἢ) Périclès fut un habile orateur et ne rendit pas les Athéniens bavards, argument développé dans les §§ 60-72 ; ou bien (ἢ), troisièmement (τό γε τρίτον) – l'énumération aussi relève de la netteté²⁷ – Périclès n'était pas un habile orateur, ce qu'Aristide dément immédiatement après, aux §§ 49-59. Ces procédés de la netteté

hermogénienne, si séants au discours d'Aristide au moment où il louange le discours ordonné, ne figurent avec une telle prépondérance dans aucune des trois autres parties du corpus ici étudié. On voit combien Aristide a opté pour des procédés stylistiques adéquats à son propos, dans la mesure où ces procédés manifestent une réflexion jointe à un ordonnancement des idées.

Louanger le caractère énergique dans un style vif

Après les paragraphes 43 à 73 dédiés au bavardage, Aristide consacre les paragraphes 74 à 76 à la paresse. Ici encore, nous avons appliqué la même méthodologie, avec des résultats similaires : après avoir bien compris ce qu'Aristide entend par la paresse et par la vertu qu'il lui oppose, le caractère énergique, nous avons étudié le style du passage en nous aidant de l'œuvre d'Hermogène surtout, ce qui mit au jour une forte convenance entre ce style et la vertu qu'il sert à louer. Ce qui atteste de la volonté aristidienne d'indexer le style au contenu, est que le style de cette partie est très différent de celui de la partie précédente, et que cette différence stylistique recoupe la différence thématique des deux parties.

Le terme utilisé par Aristide pour désigner l'homme paresseux et inactif est *argos* (ἀργός), et pour désigner ce que fait cet homme, rester tranquille, *èsuchazein* (ἡσυχάζειν). L'homme qui n'est pas paresseux est actif (cf. *ènergós*, § 74,4), vif (cf. *òξύς*, § 76,17), éveillé (cf. *ἀγρυπνος*, § 76,17), ailé (cf. *ὕπόπτερος*, § 76,17) ; il est un homme qui bouge (cf. *κινεῖσθαι*, § 76,1) et qui accomplit une « suite ininterrompue d'actions (*πραγμάτων συνέχεια*) » (§ 75,15-16), actions qui l'amènent partout (cf. *πανταχοῖ*, §§ 74,5 et 75,15).

Chez Hermogène, il est une catégorie stylistique qui est explicitement opposée à la paresse (cf. *ἀργός*) et à la platitude (cf. *ὕπτιότης*) : la vivacité (*γοργότης*)²⁸, et on retrouve de nombreux traits associés à la vivacité hermogénienne dans les paragraphes consacrés à la paresse chez Aristide, à commencer par les deux premières phrases : « Mais comment donc, selon nous, Périclès rendit-il les Athéniens paresseux ? Ou encore toi [Platon] nous rendras-tu trop actif (*ènergóous*) en nous forçant à répondre à chacune de tes paroles²⁹ ? » (§ 74). Ces deux phrases, en plus d'indiquer qu'Aristide lui-même pourrait être actif (*ènergóous*), se caractérisent par leur tournure interrogative, ce qui n'est pas une exception dans les trois paragraphes qui traitent de la paresse, où les interrogations abondent³⁰. Une telle succession de tournures interrogatives, avec quelques réponses affirmatives enchâssées, recoupe ce qu'Hermogène dit au sujet de la vivacité : selon lui, la méthode la plus caractéristique de la vivacité est l'utilisation de « questions et réponses rapides et brèves³¹ ». Une telle association n'est d'ailleurs pas particulière à Hermogène puisqu'on la retrouve aussi, sans toutefois offrir de précision quant à la longueur des interrogations, dans le *Du Sublime* du Pseudo-Longin, un traité rhétorique de la fin du 1^{er} siècle après J.-C.³² : « [Traduction] Et que dirons-nous de ceci, des questions et des interrogations ? Ne tendent-elles pas,

par le caractère spécifique des figures, à rendre le discours bien plus efficace et plus vif (ἐμπρακτότερα καὶ σοβαρώτερα)³³ ? » Ce sont ainsi deux théoriciens de l'époque impériale qui associent l'usage de questions à la vivacité stylistique, une association qui se retrouve dans la forme de la discussion aristidienne dédiée à la paresse.

Dans le reste du § 74, nous retrouvons plusieurs autres caractéristiques stylistiques produisant la vivacité. Voici cette phrase, où Aristide s'adresse directement à Platon :

[Traduction] N'est-ce pas lui [Périclès] qui (οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ) les emmena [les Athéniens] partout, n'est-ce pas lui (οὐχ οὗτος ὁ) qui ne permettait de dormir nulle part, [qui], étant le dixième stratège contre Samos, mit dans l'ombre tous les autres stratèges et les fit apparaître comme n'étant qu'un nom, et [qui], ayant imposé un siège aux Samiens, ne se tint pas tranquille, mais fit voile avec une partie de ses navires contre la Carie, et ensuite, après qu'il fut parti et qu'eux eurent la confiance d'attaquer et obtinrent l'avantage contre ceux qui les bloquaient, revint en sens inverse et les enferma jusqu'à ce qu'il [les] eût soumis, et de nouveau, les Eubéens ayant fait défection, conduisit les Athéniens en Eubée et, lorsqu'on rapporta que les Lacédémoniens étaient à Mégare, ramena en sens inverse les Athéniens à Mégare puis hors de Mégare de nouveau en Eubée, jusqu'à ce qu'il l'eût aussi soumise³⁴ ?

La caractéristique la plus frappante de cette phrase est la grande quantité d'actions (πράγματα) qu'elle présente à la suite ; la densité des faits exposés est telle que la phrase en devient obscure. De fait, elle est le condensé de deux passages distincts et entiers de l'œuvre de Thucydide, dont, de surcroît, Aristide intervertit l'ordre³⁵. Lorsque, au paragraphe suivant, Aristide réfère à la « succession ininterrompue des actions (πραγμάτων συνέχεια) » (§ 75) de Périclès, il décrit à la fois l'activité du *rhêtôr* athénien et la sienne propre, puisque la longue phrase tout juste terminée présente elle aussi une telle « succession ininterrompue d'actions ».

Chez Hermogène, la vivacité consiste à sembler dire de nombreuses choses (πράγματα) en peu de temps, donc rapidement³⁶, critère auquel la présente phrase aristidienne répond tout à fait. Mais cette phrase possède aussi d'autres figures qui produisent la vivacité. Elle débute par l'épanaphore, figure vive selon Hermogène³⁷, de « n'est-ce pas lui qui (οὐκ οὗτος ὁ) ». En outre, la présence de plusieurs variantes rapprochées concourt aussi à la vivacité³⁸ : la phrase d'Aristide contient, tout spécialement dans son dernier tiers, la répétition de plusieurs termes ; αὐθις, πάλιν, ἕως, εἰς, en plus de noms de lieu et de peuple qui sont répétés. Le passage *eis Megara kak tôn Megarôn* (εἰς Μέγαρα κάκ τῶν Μεγάρων), rendu vif par la proximité de mots de la racine de Mégare, le devient encore davantage par la crase de *kai ek* (καὶ ἐκ) ; en effet, le hiatus allant à l'encontre de la vivacité, la crase, elle, contribue à rendre le discours vif³⁹. Finalement, les constructions obliques, elles aussi, produisent la vivacité⁴⁰ : la phrase d'Aristide contient deux génitifs

absolus. Toutes ces figures s'additionnent à la présence de questions et, surtout, à la haute densité des événements mentionnés, pour rendre fort vifs le paragraphe 74 et les deux autres paragraphes consacrés au caractère énergétique de Périclès.

Plus globalement, la partie relative à la paresse couvre seulement trois paragraphes du discours (§§ 74-76), alors que la partie relative au bavardage, qui la précède, en couvre une trentaine (§§ 43-73), soit dix fois plus. Ainsi, au moment où le discours aborde la question de l'énergie de Périclès, il accélère pour devenir lui aussi fort énergétique. Or cette brièveté de la discussion ne s'impose pas par un manque de matériel : Aristide aurait très bien pu décrire plus longuement les événements qu'il s'efforce au contraire de condenser ; il aurait tout aussi bien pu parler des importantes constructions qui furent entreprises à Athènes sous l'impulsion de Périclès, et dont Plutarque dit qu'elles le furent entre autres pour éviter que les ouvriers athéniens ne fussent inactifs (cf. ἀργόν), Plutarque qui insiste en outre sur la rapidité avec laquelle les travaux furent accomplis⁴¹ ; mais Aristide ne le fait pas, car agir ainsi ralentirait le rythme de son discours au moment où il doit le rendre rapide et efficace en vertu du thème de l'énergie. Pour la même raison, il évite aussi les méthodes et figures de la netteté que nous avons identifiées plus haut dans la section relative au bavardage ; parce que de tels procédés stylistiques – tels les formules de transition, l'annonce du propos, ou le réglage des propos à venir – ralentissent la progression d'un discours, ils seraient inappropriés au moment où Aristide disculpe Périclès d'avoir rendu les Athéniens paresseux. De telles différences stylistiques entre ces deux passages, différences qui recourent la succession thématique, attestent la volonté aristidienne d'indexer son style à son propos.

Louanger le courage dans un style sincère

Les paragraphes 77 à 97 du *Pour les Quatre* sont consacrés à démontrer le courage de Périclès et, ce faisant, à disculper ce *rhêtôr* d'avoir rendu les Athéniens lâches. Le paragraphe 77 qui ouvre cette section est révélateur de l'écriture aristidienne et de sa recherche d'une convenance entre style et contenu. Il facilite l'appréhension de cette écriture parce qu'il associe d'emblée le courage de Périclès non pas à des actes guerriers, mais à un acte discursif dont Aristide présente la citation, tirée de Thucydide, pour en analyser la forme et le contenu. Les caractéristiques formelles relevées par Aristide peuvent ensuite être immédiatement appliquées à son propre texte, pour voir si en parlant du courage discursif de Périclès, Aristide ne tente pas de manifester ce même courage au moyen de procédés stylistiques semblables.

Voici le passage en question, par lequel Aristide amorce la discussion du courage de Périclès :

[Traduction] Mais néanmoins Platon accusa [Périclès] d'avoir rendu [les Athéniens] paresseux et lâches. Que dis-tu ? Périclès les [rendit] lâches, ô dieux, lâches, lui qui même en parlant publiquement débuta directement

d'ici : « Je maintiens, dit-il, toujours la même opinion (γνώμη), Athéniens : ne pas céder aux Péloponnésiens » (Thuc., I, 140.1). Qui de ceux qui vécurent jusqu'à ce jour eut l'audace de dire une seule fois cela ? À ceux qui même lorsqu'ils sauvèrent la Grèce, cédèrent <le commandement> lui-même aux Lacédémoniens. Mais lui, ne se cachant en rien, ni n'attendant, sinon quelque chose d'autre, du moins pas l'effet apaisant d'un exorde, directement au début de ses paroles déclara très facilement ce qui lui semblait bon (τὸ δοκοῦν αὐτῷ), comme quelqu'un qui se juge supérieur à ses auditeurs et ceux-ci à leurs adversaires⁴².

Au sujet de la phrase de Périclès (Thuc. I, 140.1) citée ici par Aristide, et plus précisément au sujet du terme *gnômè* (γνώμη) qui y figure, Michel Foucault fit la remarque suivante dans le cours qu'il donna au Collège de France en 1983 et dont le thème était le courage de la vérité (παρρησία) : « [Périclès] va tenir devant les Athéniens, non seulement le discours de la rationalité politique, le discours vrai, mais un discours qu'il réclame en quelque sorte pour lui-même, auquel il s'identifie⁴³. » Cette distinction foucauldienne entre le discours de la rationalité politique et le discours auquel on s'identifie possède un équivalent chez Aristide. Ainsi, dans la partie consacrée au bavardage (§§ 43-73), dont on a vu qu'elle faisait grand cas de la réflexion, les choses dites par Périclès sont qualifiées par des expressions telles que « le mieux (τὰ βέλτιστα et τὸ βέλτιον) », souvent par opposition au « plus agréable (τὸ ἡδιστον) », dans une distinction parfaitement platonicienne⁴⁴. Dans tous ces cas, les paroles de Périclès ne sont pas jugées dans leur rapport au locuteur, mais soit par rapport à un absolu (le bien, l'agréable, la vérité), en quoi ils se rapprochent de la « rationalité politique » foucauldienne, soit en comparaison des discours tenus par les autres orateurs. En revanche, dans le paragraphe 77 cité plus haut, ce que Périclès dit est présenté – pour la première fois dans le corpus à l'étude (§§ 43-113) – par l'expression « ce qui lui semble bon (τὸ δοκοῦν αὐτῷ) », qui rend le terme *gnômè* (γνώμη) de la phrase péricléenne. Par cette expression, Aristide institue un rapport d'adéquation entre ce que Périclès dit et ce qu'il pense : le courage de Périclès réside alors non pas dans l'excellence absolue de ce qu'il dit, mais dans sa sincérité. Cette distinction provoque en retour d'importantes divergences stylistiques entre la partie relative au courage et celle consacrée au bavardage.

Aristide ne se limite pas à évoquer la sincérité de Périclès, il en relève aussi les modalités stylistiques, dont la première consiste à commencer un discours par l'exposition de son sentiment, sans user de précautions oratoires. Dans le passage tout juste cité (§ 77), Aristide insiste sur le début abrupt du discours de Périclès : « il débuta directement d'ici (εὐθὺς ἐνθῆνδε ἤρξατο) » ; « aussitôt au début de ses paroles (εὐθὺς ἐν ἀρχῇ τῶν λόγων) » ; « n'ayant pas non plus attendu, sinon autre chose, du moins pas l'effet apaisant d'un exorde (οὐδ' ἀναμείνας, εἰ μὴ τι ἄλλο, τὴν γε ἐκ τοῦ προοιμίου παραμυθίαν) ». Le lien entre cette analyse aristidienne et la théorie hermogénienne du « discours sincère (ἀληθινὸς λόγος) » est manifeste⁴⁵. Pour Hermogène, sincérité et spontanéité vont de pair, et le

début abrupt d'une partie d'un discours est un moyen privilégié pour manifester la sincérité. « [Traduction] D'une manière générale, écrit Hermogène, le fait de ramener son discours à un point de départ, sans annonce du propos et en asyndète le rend spontané et sincère [...]»⁴⁶. Ainsi la théorie hermogénienne rejoint-elle l'analyse aristidienne ; la première théorise le début abrupt d'une partie quelconque d'un discours, la seconde, analysant un texte précis de Périclès, donne l'exemple du début abrupt d'un discours.

Conformément à l'exigence aristidienne d'une convenance entre le discours et sa matière, le paragraphe 77, au moment même où il dévoile les caractéristiques formelles du discours sincère et courageux, présente lui-même ces caractéristiques. On remarque d'abord les moyens utilisés par Aristide pour que la discussion du courage débute de façon abrupte et imprévisible. Avant d'aborder la question du courage, le discours avait réfuté, pendant une trentaine de paragraphes (§§ 43-73) – comme nous l'avons dit plus haut – la thèse d'un Périclès bavard, pour ensuite ne consacrer que trois paragraphes à renverser la thèse d'un Périclès paresseux (§§ 74-76) ; c'est à ce moment que le texte aborde déjà la discussion relative à la lâcheté et au courage, alors que le lecteur n'attendait pas cette discussion avant une trentaine de paragraphes. L'imprévisibilité vient donc en premier lieu de ce déséquilibre dans la longueur des parties, et du fait, donc, que le courage soit abordé si tôt, à la suite d'une discussion abrégée de la paresse.

Ensuite, la transition entre ces deux sections, celle relative à la paresse (§§ 74-76) et celle relative au courage (§§ 77-97), est rédigée de sorte à simuler la spontanéité. Pour plus de clarté, citons de nouveau la phrase précédant tout juste le paragraphe 77 : « Mais néanmoins Platon accusa [Périclès] de les avoir rendus paresseux (ἀργούς) et lâches (δειλούς). » Cette formule étonne le lecteur car, alors qu'elle conclut une discussion entièrement réservée à disculper Périclès d'avoir rendu les Athéniens « paresseux (ἀργούς) », elle contient en outre le mot « lâches (δειλούς) », bien qu'il ne fût pas question de lâcheté auparavant. L'ajout de ce dernier terme forme ensuite le prétexte au commencement spontané de la discussion relative au courage de Périclès. La phrase qui suit montre un Aristide indigné du mot « lâches » qu'il a lui-même ajouté. S'adressant alors directement à Platon, Aristide s'exclame : « Que dis-tu ? Périclès les rendit lâches, ô dieux, lâches [...] (τί λέγεις, δειλούς Περικλή, ὦ θεοί, δειλούς [...]) ». C'est donc l'arrivée impromptue du mot « lâches (δειλούς) » qui permet au rhéteur d'aborder sans attendre et sans l'avoir annoncé, la discussion relative au courage. Aristide commence donc abruptement la partie de son discours où il identifie et louange le début abrupt du discours de Périclès ; la recherche aristidienne d'une convenance entre style et contenu pourrait difficilement être plus manifeste.

La proximité entre le style aristidien et la théorie hermogénienne du discours sincère va encore plus loin, car la discussion du courage, en plus

de commencer abruptement, se caractérise aussi par une forte présence de sentiments, de *pathos*, ce qui est caractéristique de la sincérité chez Hermogène. Plus précisément, le passage présente une indignation bien marquée par plusieurs traits stylistiques : l'utilisation de la deuxième personne du singulier dans une question incriminante⁴⁷ ; la répétition de « lâches (δειλούς) » qui marque l'étonnement, et l'invocation des dieux⁴⁸ qui n'a d'équivalent ni dans la partie relative au bavardage ni dans celle relative à la paresse, puis l'omission du verbe de la phrase, ποιεῖν. Un tel déferlement de *pathos* est aussi associé par Hermogène à la sincérité. D'entrée de jeu, il fait des « pensées indignées (ἔννοιαί αἰ σχετλιαστικαί) » les pensées particulières au discours sincère et spontané⁴⁹. Plus largement, Hermogène affirme :

[Traduction] En un mot, comme je l'ai dit plus haut, c'est la seule méthode pour un discours qui veut paraître vraiment venu du cœur : au lieu d'avertir (προλέγειν) qu'on éprouve une émotion (τι πάθος) dans son âme, étonnement, crainte, colère, chagrin, pitié, assurance, défiance, indignation ou autre, on profère son discours sous le coup de l'émotion (πεπονθότως μὴν προάγειν τὸν λόγον) que réclament les circonstances : de la colère, de l'étonnement ou d'une autre des émotions nommées ci-dessus⁵⁰.

Le paragraphe 77 du *Pour les Quatre* procède exactement ainsi : nulle émotion n'est nommée, mais le discours est empreint d'émotions, d'un mélange d'étonnement et d'indignation, ce qui accentue son apparente sincérité, de même que son début abrupt lui confère de la spontanéité. En somme, on retrouve dans ce paragraphe l'application du principe aristidien de la convenance entre le discours et sa matière : louer Périclès d'avoir eu le courage de dire « ce qui lui semblait bon » exigeait un discours procédant lui-même de la catégorie stylistique du discours sincère, sans quoi Aristide eût contrevenu à son principe de la convenance. Pour s'en assurer, il suffit de comparer le style de ce paragraphe 77 à celui du paragraphe 43 cité plus haut, qui ouvre la discussion relative au bavardage ; le premier manifeste un fort sentiment d'indignation et fait ainsi du *pathos* un élément fondamental de sa preuve, alors que le second, au contraire, comme nous l'avons vu, évacue toute émotion et manifeste la réflexion avec des tournures comme « je crois (οἶμαι) », « le plus grand indice (μέγιστον σημεῖον) », ou encore le « d'abord (πρώτον μὲν) », enlevant ainsi toute spontanéité au discours. Si Aristide avait interverti ces styles, parlant avec *pathos* et sincérité pour louer un discours réfléchi et ordonné, et, de façon corollaire, parlant avec netteté et de façon réfléchie pour louer un discours spontané et sincère, grande aurait été l'inconvenance entre son style et sa matière, entre sa pratique des discours et ses paroles.

La convenance dans le débat entre art oratoire et philosophie

Comme nous l'avons indiqué en introduction, ce que la forme du *Pour les Quatre* permet, entre autres, à Aristide, est la présentation de l'activité

de *rhétors* idéaux dans des contextes déterminés. Notre rhéteur insiste d'ailleurs : pour évaluer l'action de ces hommes, il faut d'abord la mettre en contexte par la mise en scène des circonstances précises où cette action prit place. C'est là une méthode clairement exprimée dans la défense de Thémistocle, où le projet, double, consiste à « [Traduction] montrer rapidement quelle sorte d'homme fut Thémistocle dans des circonstances de quelle nature⁵¹ ». Il ne suffit pas de montrer toutes les vertus possédées par Thémistocle, il faut aussi le présenter comme étant en mesure de s'adapter aux circonstances, habileté sans laquelle ses vertus auraient été inopérantes. D'entrée de jeu, Aristide clôt sa liste des différentes vertus de Thémistocle par l'« [Traduction] adaptabilité aux circonstances, aux affaires, aux hommes, ceux de sa cité et ceux de la Grèce, et aux ennemis⁵². » De même, il conclut la défense de Thémistocle en rappelant que l'homme politique athénien se montra supérieur dans trois situations (καίρων) distinctes : avant, pendant, et après l'invasion perse⁵³. Thémistocle, Miltiade et Périclès sont d'ailleurs tous trois louangés pour avoir trouvé le moment opportun, le *kairos* (καίρος), où faire montre de leur courage par le combat⁵⁴. Cette contextualisation de l'action vertueuse place la démarche aristidienne du côté de la rhétorique encomiastique, qui fait de la présentation des actions (πραξεις) un des *topoi* obligés de l'éloge⁵⁵; du côté, aussi, de la sophistique, puisque le sophiste Gorgias cherchait, dès le ve siècle avant J.-C., à définir les vertus en fonction des personnes et des circonstances, au nom de l'importance qu'il accordait au concept de *kairos*⁵⁶; corollairement, cette contextualisation de la vertu contraste avec la démarche platonicienne, vouée, de son côté, à définir l'essence de la vertu et des vertus particulières, par-delà leur contexte de manifestation⁵⁷.

De même que le terme *rhêtôr* désigne indistinctement l'homme politique et l'orateur, l'adaptation aux circonstances s'applique aux actes comme aux paroles. Un reproche majeur qu'Aristide adresse à Platon et aux philosophes est de faire fi des circonstances tant dans les actes que dans les discours, comme cela se voit lorsque, après avoir mis l'accent sur les circonstances (voir *kairos* en III 212, 214 et 220) entourant l'arrivée des Perses durant la seconde guerre médique, puis avoir présenté la politique alors adoptée par Thémistocle, Aristide écrit :

[Traduction] Et moi, si cela était possible de quelque façon, c'est avec plaisir que je demanderais à Platon : au nom des dieux des Grecs, que devait faire Thémistocle en ces temps-là ? Que devait-il dire de plus beau que ce qu'il a dit ? Quel décret rédiger de meilleur que ceux qu'il a rédigés ? Quel choix politique faire ? Dans quelle voie diriger les Athéniens ? Quels arguments plus forts utiliser ? Parle au nom des dieux, sinon, qu'un autre hérite de la parole, qu'il parle, qu'il montre ce qu'il fallait que Thémistocle fit alors et comment il devait utiliser les circonstances. Devait-il, après avoir rassemblé les Athéniens à la Pnyx, dialoguer avec eux au sujet des Idées et leur enseigner ce qu'est le juste en soi et le beau en soi, et ce qu'est l'étant éternel qui n'a pas de devenir ? En vérité, le devenir, l'être et toute chose leur auraient vite fait défaut⁵⁸ !

On voit que la recherche d'une vérité abstraite semble vaine à Aristide en contraste avec l'action de l'homme politique qui affronte les circonstances (ici rendues par *ἐκείνους τοὺς χρόνους* et *τοῖς παροῦσι*) et cherche à y adapter ses actes et ses discours. L'opposition ainsi construite entre Thémistocle et Platon, pour montrer l'inconvenance d'une hypothétique action platonicienne, ne repose pas seulement sur le contenu des discours de chacun, mais aussi sur la forme et la finalité de ces discours : au moment de crise, Thémistocle parle (*λέγειν*), rédige des décrets (*γράφειν*), conduit (*ἡγήσασθαι*) les Athéniens, alors que Platon dialoguerait (*διαλέγεσθαι*) pour enseigner (*διδάσκειν*). L'inconvenance platonicienne résiderait donc dans le contenu (les Idées et l'essence des vertus), dans la forme prise par ses dires (dialogue) et dans l'intention de ses propos (enseigner), tous inadaptes, selon Aristide, aux circonstances auxquelles la cité faisait face du temps de Thémistocle.

Conclusion

Reprocher à Platon une hypothétique incapacité à adapter ses actes et ses discours aux circonstances exigeait d'Aristide qu'il manifestât sa propre capacité à modifier la forme de son discours en fonction de circonstances différentes. Dans le cadre d'un texte écrit, les circonstances sont internes : ce sont les variations thématiques qui doivent s'accompagner de variations stylistiques convenantes. Dans la pratique, Aristide manifeste une netteté stylistique en louangeant les discours réfléchis et ordonnés (§§ 43-73), puis un style vif contribué à démontrer le caractère énergique de Périclès (§§ 74-76), avant qu'un style spontané et sincère n'atteste le courage discursif de l'orateur athénien (§§ 77-97). Bien entendu, dans chacune de ces sections, le style d'Aristide présente bien d'autres caractéristiques dont nous n'avons pas rendu compte ; c'est que l'objectif était de considérer la dominante stylistique en rapport avec la dominante thématique, plutôt que de décrire de façon exhaustive et absolue, un style qui deviendrait alors impossible à contextualiser par rapport à un thème. Nous avons fondé notre démarche sur le précepte aristidien de convenance, nous avons choisi un corpus où des thèmes différents, qui se succèdent, permettent d'appliquer cette démarche, et le résultat est concluant : en plus de confirmer la proximité entre la stylistique hermogénienne et la pratique aristidienne des discours, nous avons rendu le précepte de convenance plus concret en étudiant le travail de composition d'Aristide. En outre, les résultats de notre recherche posent les jalons d'une meilleure compréhension du débat opposant philosophes et rhéteurs du II^e siècle après J.-C.

Notes

1. Traduction de Maurice Betz.
2. Pour l'importance sociale des sophistes, on consultera G.W. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969. Il faut toutefois nuancer Bowersock avec E.L. Bowie, « The Importance of Sophists », *Yale Classical Studies* 27 (1982), p. 29-59. Pour l'importance au niveau culturel, il faut se tourner

- vers les publications relatives à la Seconde Sophistique, surtout Graham Anderson, *The Second Sophistic: A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London ; New York, Routledge, 1993 ; et Tim Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire: The Politics of Imitation*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2001.
3. Alain Michel, « Rhétorique et philosophie au second siècle ap. J.-C. », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II. 34.1 (1993), p. 66-67.
 4. Laurent Pernot a bien étudié l'ensemble des *Discours platoniciens* d'Aristide : voir L. Pernot, « Platon contre Platon : Le problème de la rhétorique dans les *Discours platoniciens* d'Aelius Aristide », dans M. Dixsaut (éd.), *Contre Platon*. Tome I : *Le platonisme dévoilé*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1993, p. 315-338.
 5. Nous abrègerons le titre par *Pour les Quatre* dans le reste de l'article. Sur la conception aristidienne de l'art oratoire telle qu'elle apparaît dans le *Sur la rhétorique*, voir D. Karadimas, *Sextus Empiricus against Aelius Aristides: The Conflict between Philosophy and Rhetoric in the Second Century A.D.*, Lund, Lund University Press, 1996.
 6. Nous conservons le terme grec *rhêtôr*, *rhêtores* au pluriel (ῥήτωρ, ῥήτορες), puisqu'il désigne deux réalités distinctes dans la langue française : l'orateur et l'homme politique. Aristide, en défendant ces quatre hommes qui, pour nous, sont des hommes politiques, les défend comme représentants de l'art oratoire.
 7. Jusqu'à maintenant, la recherche a surtout identifié les sources littéraires utilisées par Aristide dans la rédaction du *Pour les Quatre*, sources qui furent étudiées à la fin du XIX^e siècle par A. Haas, *Quibus fontibus Aelius Aristides in componenda declamatione, quae inscribitur Πρὸς Πλάτωνα ὑπὲρ τῶν τεττάρων, usus sit*, diss. Greifswald, 1884. Les conclusions atteintes par A. Haas sont parfois nuancées ou renversées (par rapport à l'utilisation de Plutarque) par Behr en notes à sa traduction anglaise du *Pour les Quatre*, dans C.A. Behr, *P. Aelius Aristides. The Complete Works*, Translated into English, Leiden, Brill, 1986.
 8. Aristide, III, 212. Les traductions françaises d'Aristide sont les nôtres, le texte grec est celui édité par Charles A. Behr dans C.A. Behr et F.W. Lenz, *P. Aelius Aristidis opera quae exstant omnia*, Leiden, Brill, 1976-1980.
 9. Aristide, III, 53.
 10. C'est là la méthode employée pour analyser le style d'Aristide depuis Laurent Pernot, *Les Discours siciliens d'Aelius Aristide* (Or. 5-6). *Étude littéraire et paléographique*, édition et traduction, New York, Arno Press, 1981, p. 87-89 pour la justification de cette méthode, et p. 89-116 pour sa mise en application. Depuis, voir Alain Michel, *loc. cit.* p. 34-35, qui affirme : « [...] répétons que l'admiration d'Hermogène pour Aelius Aristide ne fait pas de doute, et qu'on a donc beaucoup de raisons pour interpréter l'une par l'autre la rhétorique du premier, et la sophistique du second. » Cette approche, initiée par Laurent Pernot, fait désormais consensus et fut appliquée par Jean-Luc Vix, *L'enseignement de la rhétorique au II^e siècle après J.-C. à travers les discours 30-34 d'Aelius Aristide*, Turnhout, Brepols, 2010 ; Johann Goeken, *Aelius Aristide et la rhétorique de l'hymne en prose*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 158-181. Voir aussi Ian Rutherford, *Canons of Style in the Antonine Age. Idea-Theory in its Literary Context*, Oxford, Clarendon Press, 2002, p. 96-104. À noter que les *Arts rhétoriques* du Pseudo-Aristide peuvent aussi être utiles. Nous avons utilisé l'édition suivante du *De Ideis* d'Hermogène : Michel Patillon (éd.), *Corpus Rhetoricum*. Tome IV : *Prolégomènes au De Ideis – Hermogène, Les catégories stylistiques du discours (De Ideis) – Synopse des exposés sur les Ideai*, textes établis et traduits par Michel Patillon, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

11. Platon, *Gorgias*, 515d, traduction de Monique Canto-Sperber, légèrement modifiée; voir Platon, *Gorgias*, traduction inédite, introduction et notes par Monique Canto-Sperber, Paris, Flammarion, 2007 [1987]. Pour le texte grec, voir E.R. Dodds, *Plato. Gorgias: A Revised Text with Introduction and Commentary*, Oxford, Clarendon Press; New York, Oxford University Press, 1990 [1959].
12. Cet argument est clairement exprimé par Aristide à plusieurs endroits: voir surtout Aristide, III, 46-48; 60-72; 109-117.
13. En grec, la prolixité est rendue par *makrologia* et *adoleschia* (μακρολογία et ἀδολεσχία), deux termes absents du *Pour les Quatre*. Les termes par lesquels Aristide désigne le bavard, le vice qu'est le bavardage, et les discours du bavard (λάλος, λήρος, φλυαρία et leurs composés) ne s'opposent pas à la concision discursive.
14. Aristide, III, 43. Cette relation est exprimée plus loin dans les mêmes termes, lorsqu'Aristide utilise l'expression « bavarder après avoir négligé la réflexion (λαλεῖν τοῦ φρονεῖν ἀμελήσαντας) » (§ 46).
15. Aristide, III, 66.
16. Aristide, III, 53.
17. Parmi ces autres aspects, notons que la noblesse (σεμνότης) est absente du discours du bavard. Faute d'espace, nous n'aborderons pas cette catégorie.
18. Au § 46, l'idée de hasard fait son apparition avec le ὡς ἔτυχεν. Le hasard revient ensuite à quelques reprises (ὅπως ἔτυχεν, § 47; εἰκῆ, §§ 47 et 60). Parler « au hasard » revient à parler « à partir de sa première idée (λέγειν ἀπὸ τοῦ πρώτου παραστάτοντος) », § 47.
19. Aristide, III, 47. Voir aussi III, 62-66, où se situe tout un développement sur l'ordonnement.
20. Aristide, III, 43. « Πρώτον μὲν οὖν ὡς οὐ λάλους ἐποίησεν μέγιστον, οἶμαι, κἀναυθὰ σημεῖον τὸ μὴ ἐπὶ τῶν ἐκείνων χρόνων γενέσθαι τῇ πόλει τὴν διαβολὴν ταύτην, ἀλλ' ὕστερον ἤνικα τὸν μὲν ἤδη λαμπρῶς ἐπόθουν, τοὺς δὲ παρόντας πλείω λαλοῦντας ἢ φρονούντας εὗρισκον καὶ οὐδαμῶς τὸ τοῦ Περικλέους ἀγαθὸν σώζοντας. »
21. La netteté est présentée par Hermogène dans le *De Ideis*, I, 4; sur l'importance de l'ordonnement dans cette catégorie stylistique, voir Michel Patillon, *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur. Essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2010 [1988], p. 222-223.
22. Hermogène, *De Ideis*, I, 4.7.
23. Aristide, III, 46. « ἀλλ' ἐκείσε ἐπάνειμι, ὅτι πρώτον μὲν οὐ τῶν Περικλέους καιρῶν, ἀλλὰ τῶν ὕστερόν ἐστι τὸ τῆς λαλιᾶς ἔγκλημα τοῦτο, ὑπ' ἀνδρῶν οὐδὲν ὁμοίων ἐκείνῳ γενομένων. ἔπειτα καὶ τὸ εἰκὸς οὕτω σώζεται, ὡς πάντες μᾶλλον ἢ Περικλῆς ἐπικρῶς ἂν εἴη λαλεῖν αὐτοῦς, καὶ τοσοῦτον ἤττων ἐκείνου ἢ αἰτία—καὶ μηδεὶς θαυμάσιον τὸ παράδοξον— ὅσῳ περ ἀμείνων ἦν λέγειν, εἰ δὴ τοῦτο γ' ἀληθές ἐστιν. »
24. Hermogène, *De Ideis*, I, 4.11.
25. Hermogène, *De Ideis*, I, 4.5.
26. Aristide, III, 48. « τριῶν γοῦν ἔν γέ τι δεῖ λελύσθαι· ἢ γὰρ οὐδὲν φαῦλον οὐδὲ αἰσχρὸν λάλους εἶναι, ἢ Περικλῆς οὐκ ἂν εἴη λάλους πεποιηκῶς, εἴπερ ἦν ἀγαθὸς λέγειν, ἢ δὴ τοι τὸ γε τρίτον, Περικλῆς οὐ δεινὸς λέγειν, οὐδ' ὑπὲρ τοὺς ἄλλους, οὐκοῦν ὡς δεινὸς καὶ <ὡς> ὑπὲρ τοὺς ἄλλους λοιπὸν ἂν εἴη διδάσκειν. »
27. Hermogène, *De Ideis*, I, 4.12.

28. Pour l'opposition à ἀργός, cf. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.1; l'opposition à ὑπτιότης est récurrente : voir, par exemple, *De Ideis*, II, 1.1 et 1.7-10. Sur la vivacité hermogénienne, voir Michel Patillon, *op. cit.*, p. 244-246.
29. Aristide, III, 74. « ἀργούς δὲ δὴ πῶς ἡμῖν ἐποίησεν Ἀθηναίους Περιλῆς ; ἢ σὺ λίαν ἐνεργούς ἡμᾶς ποιήσεις, ἀναγκάζων πρὸς ἕκαστον τῶν εἰρημένων ἀποκρίνεσθαι ; ».
30. Ensemble, les §§ 74 et 75 cumulent quatre questions et aucune phrase affirmative ; quant au § 76, il contient une question et trois affirmations ; en tout, nous avons donc cinq questions, dont certaines sont fort longues, et trois affirmations assez brèves.
31. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.4. Traduction de M. Patillon.
32. Pour la datation du *Sublime*, voir la discussion de D.A. Russell dans : [Longinus], *On the Sublime*, edited with an introduction and commentary by D.A. Russell, Oxford, Clarendon Press, 1964, p. xxii-xxx ; voir aussi Longin, *Du Sublime*, traduction, présentation et notes par Jackie Pigeaud, Paris ; Marseille, Éditions Rivages, 1991, p. 41, n.1. Malcolm Heath a remis en doute cette datation, et considère que Cassius Longin pourrait en être l'auteur, ce qui situerait le texte au III^e siècle de notre ère. Voir, en premier lieu, M. Heath, « Longinus, *On Sublimity* », *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 45 (2000), p. 43-74 ; puis « Longinus and the Ancient Sublime », dans T.M. Costelloe (éd.), *The Sublime : from Antiquity to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 15-16 ; et M. Heath, *Ancient Philosophical Poetics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 169-179, où l'auteur, en postulant que Cassius Longin est l'auteur du traité, confronte les idées du rhéteur à celles de Plotin, contemporain de Cassius Longin.
33. Pseudo-Longin, *Du Sublime*, 18.1. Traduction de Jackie Pigeaud, légèrement modifiée. Pour le texte grec, voir D.A. Russell, *op. cit.*, 1964. À noter que le Pseudo-Longin aussi cherche la convenance entre la forme et le contenu : au moment même où il aborde le thème des interrogations, dans le texte cité ici, il utilise lui-même une succession de deux interrogations, rendant ainsi son propre texte vif et rapide.
34. Aristide, III, 74. « οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ πανταχοῖ κομιζών ἐκείνους, οὐχ οὗτος ὁ μηδαμοῦ καθεύδειν ἐὼν, ἐπὶ μὲν Σάμῳ δέκατος αὐτὸς στρατηγῶν, ἀποκρύψας τοὺς ἄλλους ἅπαντας στρατηγούς καὶ δειξας ὄνομα ἄλλως ὄντας, καὶ τοὺς Σαμίους καταστήσας εἰς πολιορκίαν, οὐχ ἡσυχάζων, ἀλλ' ἐκπλέων μέρει τινὶ τῶν νεῶν ἐπὶ Καρίας, καὶ μετὰ ταῦτ' ἀπελθόντος αὐτοῦ θαρρήσαντας ἐπέξελεθῆιν καὶ πλεόνσχόντας τῶν ἐφορμούντων ἀναστρέψας αὐθις καθείρων ἕως παρεστήσατο, καὶ πάλιν Εὐβοέων ἀποστάντων ἄγων εἰς Εὐβοίαν Ἀθηναίους, καὶ Πελοποννησίων ἀγγεληθέντων εἶναι Μεγαροῖ κομιζῶν αὐθις εἰς Μέγαρα κάκ τῶν Μεγάρων πάλιν εἰς Εὐβοίαν, ἕως καὶ ταύτην κατεστρέψατο ; »
35. Pour la campagne des Athéniens contre Samos : Thucydide, I, 115, 2-117 (voir aussi Diodore de Sicile, XII, 27-28 et Plutarque, *Périclès*, XXIV-XXVIII). Sur la désaffection de l'Eubée et la campagne lacédémonienne concomitante : Thucydide, I, 114 (voir aussi Diodore de Sicile, XII, 7 et 22 et Plutarque, *Périclès*, XXII-XXIII).
36. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.23-29.
37. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.17.
38. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.15.
39. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.32.
40. Hermogène, *De Ideis*, II, 1.22.
41. cf. Plutarque, *Périclès*, 12-14 (cf. ἀργόν, 12.5) ; 13.1 (μάλιστα θαυμάσιον ἦν τὸ τάχος), 13.4 (ταχύτης), etc.

42. Aristide, III, 76-77. « ἄλλ' ὁμως Πλάτων ἠτιάσατο αὐτὸν ἀργούς καὶ δειλοὺς πεποικημένοι. τί λέγεις, δειλοὺς Περικλῆς, ὦ θεοί, δειλοῦς, ὅς καὶ δημηγορῶν εὐθὺς ἐνθῆνδε ἤρξαστο, Τῆς μὲν γνώμης, ἔφη, τῆς αὐτῆς, ὡς Ἀθηναῖοι, αἰεὶ ἔχομαι, μὴ εἶκεν Πελοποννησίους. ὁ τίς τῶν εἰς ἐκείνην τὴν ἡμέραν εἰσάπαε εἶπεν ἐθάραρσεν; οἷ γε καὶ ἡνίκ' ἔσφωζον τὴν Ἑλλάδα, Λακεδαιμονίους εἶξαν <τῆς ἡγεμονίας> αὐτῆς. ὁ δὲ οὐδὲν προκαλυψάμενος, οὐδ' ἀναμεινίας, εἰ μὴ τί ἄλλο, τὴν γε ἐκ τοῦ προοιμίου παραμυθίαν εὐθὺς ἐν ἀρχῇ τῶν λόγων μάλα ραδίως ἐξεῖπεν τὸ δοκοῦν αὐτῷ, ὡς ἂν τις αὐτὸς τε κρείττων ἀξιών εἶναι τῶν ἀκουόντων κάκεινους τῶν ἀνταγωνιστῶν. »
43. Michel Foucault, *Le gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France (1982-1983)*, Paris, Seuil/Gallimard, 2008, p. 159-161 (p. 160 pour la citation).
44. Voir Aristide, III, 62 (τὸ βέλτιον), 65 (Sophocle, comme Périclès, ne dit pas τὸ ἥδιστον), 71 (τὰ βέλτιστα). L'opposition entre dire « le mieux » et dire « le plus agréable » est au fondement de la critique platonicienne de la rhétorique : dans le *Gorgias*, le rhéteur est un flatteur car il dit « le plus agréable » plutôt que « le mieux ». Voir en premier lieu Platon, *Gorgias*, 464b-465e.
45. La catégorie stylistique du discours sincère est discutée par Hermogène dans le *De Ideis*, II, 7. Sur cette catégorie, voir Michel Patillon, *op. cit.*, p. 261-267.
46. Hermogène, *De ideis*, II, 7.20, trad. par M. Patillon. « καθόλου γὰρ τὸ χωρὶς καταστάσεως εἰς ἀρχὴν ἀσυνδέτως ἀνάγειν τὸν λόγον ἐνδιάθετον καὶ ἀληθινὸν ποιεῖ [...] ».
47. Voir Hermogène, *De Ideis*, II, 7.32-33.
48. Voir Hermogène, *De Ideis*, II, 7.1-4.
49. cf. Hermogène, *De Ideis*, II, 7.2. Trad. par M. Patillon.
50. Hermogène, *De Ideis*, II, 7.12. Trad. par M. Patillon.
51. Aristide, III, 214. « [...] δεῖξαι διὰ βραχέων ἐν ποίοις τισὶ πράγμασιν ποῖός τις ἦν ὁ Θεμιστοκλῆς. »
52. Aristide, III, 212. « [...] εὐαρμοστίας πρὸς τοὺς καιρούς, πρὸς τὰ πράγματα, πρὸς τοὺς ἄνδρας τοὺς ἀπὸ τῆς πόλεως, τοὺς ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος, τοὺς πολέμους. »
53. Aristide, III, 344.
54. Aristide, III, 89-90 (Périclès), 176 (Miltiade), 233 (Thémistocle).
55. La chose est codifiée depuis au moins Aristote, *Rhétorique*, I, 9. Sur les lieux de l'éloge, voir Laurent Pernot, *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Le livre de poche, 2000, p. 293-295.
56. Pour la contextualisation de la vertu chez Gorgias, voir Max Pohlenz, « τὸ πρέπον : Ein Beitrag zur Geschichte des griechischen Geistes », dans Heinrich Dörrie (éd.), *Max Pohlenz: Kleine Schriften*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1965 [1933 pour la première édition de l'article], p. 100-102; Gilbert Romeyer-Dherbey, *Les Sophistes*, Paris, Presses Universitaires de France, 7^e édition, 2012 [1985], p. 49-52.
57. Voir, par exemple, le début du *Ménon* de Platon.
58. Aristide, III, 221. « καὶ ἔγωγε ἠδέως ἂν, εἴ πως ἐνῆν, ἠρόμην Πλάτωνα, πρὸς θεῶν τῶν Ἑλληνῶν, τί χρῆν ποιεῖν τὸν Θεμιστοκλέα κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους, ἢ τί λέγειν κάλλιον ὧν εἶπεν; ἢ τί γράφειν βέλτιον ὧν ἔγραψεν; ἢ τίνα ὁδὸν τῶν πραγμάτων ἐλθεῖν; ἢ ποῖαν ἠγήσασθαι τοῖς Ἀθηναίοις; ἢ τίσι κρείττοσι χρῆσασθαι λογιμοῖς; εἰπὲ γὰρ ὡς πρὸς θεῶν, εἰ δὲ μὴ, ἄλλος τις κληρονομεῖτω τοῦ λόγου, λεγέτω, δεικνύτω τί χρῆν πράττειν τὸν Θεμιστοκλέα τότε καὶ πῶς χρῆσασθαι τοῖς παρούσι. πότερ' εἰς τὴν πνύκα συλλέξαντ' Ἀθηναίους περὶ τῶν ἰδεῶν αὐτοῖς διαλέγεσθαι καὶ διδάσκειν τί αὐτοδικαῖον καὶ τί αὐτοκαλόν, καὶ τί τὸ ὄν μὲν αἰεὶ, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον; ταχέως μὲντᾶν αὐτοὺς καὶ γένεσις καὶ τὸ εἶναι καὶ πάντα ἐπέλιπεν. »